

Althen, Gabrielle. La fête invisible

Michaël Bishop

Numéro 121, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1097964ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1097964ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bishop, M. (2022). Compte rendu de [Althen, Gabrielle. La fête invisible].
Dalhousie French Studies, (121), 169–170. <https://doi.org/10.7202/1097964ar>

normes éditoriales des *Œuvres complètes* de Voltaire. Les lecteurs trouveront donc dans ce volume : une liste détaillée des manuscrits et des éditions de l'*Essai* ; les principes qui ont gouverné l'édition actuelle ; une liste des titres des chapitres dans les différentes éditions de l'*Essai* ; un tableau récapitulatif des 197 chapitres que comporte l'*Essai* ; une liste des ouvrages cités ; un index du présent volume. D'autre part, une abondante annotation accompagne le texte de l'Introduction générale. Dans l'ensemble, ce volume initial de l'*Essai sur les mœurs* sera un outil précieux pour les spécialistes de l'œuvre de Voltaire.

Edward Ousselin

Western Washington University

Althen, Gabrielle. *La fête invisible*. Paris : Gallimard, 2021. 128 p,

Long poème tripartite de la joie, de la célébration, et de ce qui risque de les fragiliser, les rendre inaccessibles ou simplement élusives, équivoques, *La fête invisible* reste surtout, et crucialement, *poème*, sautant par-dessus toute flagrance sentimentalement lyrique afin d'installer ce que Reverdy nommait 'l'émotion poétique' avec sa stricte 'réalité poétique' fondée sur une tensionnalité du 'juste' et du 'lointain', de l'appréciable et de ce qui, plus ou moins phantasmagorique, dépasse celui-ci. C'est ainsi que cette quasi-thématique, qui semble sous-tendre le poème, du néant et de l'être, de la présence et de l'absence, mue sous nos yeux, change de peau et se glisse dans les vrais habillements de sa beauté, autre, *sur-réalisante*, frêle certes, mais infailliblement vivace dans sa pure *poïéticité*, la visible vision de son *poëin*. Nombreux sont les épigraphes qui contextualisent une poétique cherchant à fuir tout acquiescement dans ce qui peut menacer de réduire la force strictement créatrice, transcendante, du poème, son jubilatoire transpercement d'un réel compris comme offrant, malgré si souvent les apparences, splendeurs du naturel et du merveilleux, du donné et de l'inventable, d'un 'invisible' toujours à guetter, traquer : Lorca, Tzara, Tranströmer, Pilinski, Hölderlin, Yeats – et, dans les coulisses, inoubliable pourtant pour Althen, Char.

Le poème intitulé *L'imparable*, avec son évocation épigraphique de Lorca, reprise d'ailleurs dans les derniers mots du poème, révèle cette détermination à puiser dans l'expérience du moment cela qui, au-delà des impulsions qui peuvent pousser vers le moins énergisant, le moins visionnaire, le vaguement mélancolique, saisit la chance de 'l'imparable', d'une irrésistible *energeia* comprise comme une espèce d'absolu qui ne cesse de faire pleuvoir sa fabuleuse et délicate étrangeté :

La pluie te lave et tu appartiens comme les étoiles appartiennent. C'est le temps qui te regarde, où tu lis ton miroir. Votre face-à-face traverse l'univers. On voit aussi le jardin qui commence. Entre la porte qui grince et des forêts d'épieux, la majesté du moment se pose sous le grain de la pluie. Tu peux cesser de t'affoler.
- Mais, sous mes pieds butés, s'embrouillent des chemins qui ne vont pas à des jardins...
- Tes théories se taisent, dont tu étais l'esclave. Tu n'avais fait que te tromper de porte, sauf que vient parfois de la terre et calmement y campe un nuage sans infamie et repu de clarté. (42)

De telles touches de subtile voyance – pourtant signes de grande et jaillissante vigueur – percent partout ce voile que le regard non cosmiquement et *autrement* disponible ne réussira pas à dissoudre. Le poème *À bon port*, offert à la mère de la poète, illustre avec la beauté d'une transparence illuminée, cet écart majeur entre un réalisme trop enraciné dans le manifeste et une poésie du *grand réel* :

Avec d'infinies précautions, elle se mit à marcher nue, musicalement, contre le ciel. Entre sa vigilance et sa solitude de jeune fille retrouvée au fond de l'âge, le bagage était vide et, si elle tremblait encore un peu, ce n'était plus d'impatience, ni même à force de vouloir, mais que les courbes de l'amour chantaient ainsi sous son regard qu'elle s'en éblouissait sans le savoir. (101)

On aurait pu penser que les poèmes de ce beau recueil, ceux de la première suite, intitulée *Rumeurs du néant*, ceux de la deuxième suite *L'éclat rétractile* et ceux de la dernière suite, *La fête invisible* suivraient un arc que les titres paraissent tracer, mais, si on discerne le résidu d'un mouvement que colore quelque discrète émotion brute allant de ce qui risque d'opprimer vers cela qui ne réjouit qu'avec ambiguïté, pour pressentir et enfin vivre pleinement ce qui exalte, ce qui l'emporte partout, au-delà de ces distinctions vaguement appréciables, c'est l'implacable sentiment précisément de ce *grand réel*, ce *merveilleux* à la fois des choses qui sont et d'une vision spirituelle, au sens très large de ce terme, qui refuse de se laisser noyer par les flagrances d'un œil, d'un esprit, ne visant que trop bas. 'Damnation, lit-on dans *Rumeurs du néant*, : une fleur, en passant, m'a demandé un avis – que je n'ai pas donné' (29). 'Jour trop nu, nous dit un des poèmes de *L'éclat rétractile*, le vide de l'éclat demande à la passante de le réinventer. Elle regrette la couleur et pleurniche, ignorant que le défaut est une main parfois de la surabondance' (36). Ou, dans la longue suite éponyme, choisissant au hasard, et parmi tant de petits bijoux, on tombe sur ce beau morceau magique :

Suis-je heureuse? Demande l'âme qui se trouve si peu sûre dans cette fête, et elle l'était, mais ne le savait pas.

De la même façon, je me croyais seule, alors que j'étais comprise à l'intérieur d'une pupille céleste aussi inchoative qu'un mot d'émoi parfait.

Le temps devrait danser sur ce pivot (114).

Délicats et robustes, tendres et dynamisants, francs et étonnants, les poèmes de *La fête invisible* ne cessent de chercher la voix d'une illumination, d'un horizon improbable mais atteignable si l'œil et l'esprit n'oublient jamais le puissant et exaltant mystère qui les autorise. Un très beau et très fin recueil.

Michaël Bishop

Dalhousie University

Zola, Émile. *Chroniques politiques*. Tome II (1871-1872). *Œuvres complètes*. Édition de Claude Sabatier. Paris : Classiques Garnier, 2021. 1137 p.

L'image du créateur des Rougon-Macquart, auteur d'un cycle romanesque à l'importance et l'influence cruciales dans l'histoire de la littérature française, est devenue en quelque sorte victime du succès de cette entreprise et de l'engagement célèbre de Zola dans l'affaire Dreyfus. Ces deux Zola, énormes et incontournables, en ont fait oublier d'autres : l'écrivain débutant et talentueux d'un roman comme *Les Mystères de Marseille* (publié en 2019 chez Classiques Garnier dans l'excellente édition de Daniel Compère), qui cherchait son chemin en suivant les pas d'Eugène Sue, et l'auteur très différent des *Trois villes* et des *Trois Évangiles*, un Zola en transformation, imbu de mystique sociale, que son assassinat a brutalement arrêté dans son évolution. Mais il y en a d'autres, notamment le Zola commentateur de l'actualité, que ce second tome de ses *Chroniques politiques*, qui couvre notamment la période de la Commune de Paris, nous aide à redécouvrir, éclairant ainsi, à travers ce cas particulier, riche d'enseignements, les rapports étroits entre journalisme et littérature qui ont marqué le siècle et dont la centralité n'a été pleinement saisie que depuis relativement peu de temps par la critique littéraire.